

Il exposa qu'Ephraïm Mouton, dont il indiqua la demeure, située à une certaine distance de Moidrey, était possesseur d'un document — sans bien entendu en expliquer la nature — qui donnait à l'avocat un pouvoir sur lui, Henri Delagrave, — un pouvoir dont il pouvait cruellement abuser.

— Pour avoir ce document, ajouta Delagrave, je suis prêt à payer n'importe quel prix.

— Encore ? demanda Matteo.

Delagrave mentionna une somme — qui devait être bien considérable, — car l'Italien, malgré son empire sur lui-même, ouvrit des yeux d'étonnement.

— Corpo di Bacco ! murmura-t-il ; mais ce document doit avoir beaucoup de prix ?

— Beaucoup de prix ! Et pour moi plus que pour personne ! répliqua Delagrave. Il en a tellement que si on me l'apporte d'ici trois jours, je doublerai la somme.

Les yeux de l'Italien brillèrent d'envie.

Il se leva de son siège.

— Vous l'aurez, dit-il, coûte que coûte.

Delagrave le regarda fixement ; leurs yeux se rencontrèrent, et ils échangèrent un regard sinistre et plein d'une terrible signification pour Ephraïm Mouton. Il était clair que ces deux hommes se comprenaient.

— Coûte que coûte ! répliqua Delagrave, lentement. Il faut que j'aie ce document, à tout prix.

— Il suffit ! soyons explicites — la nature, quelle en est-elle ?

— Un testament — le testament d'Isaac Delagrave, mon père.

— Où le trouverai-je ?

— Ce sera à vous de le découvrir. Il est quelque part dans la maison de l'avocat, — car Mouton est vieux — très-vieux, et plein d'excentricités ; — et bien certainement il ne s'en séparera pas, ne fût-ce que pour avoir le plaisir d'en repaître ses regards.

— Je le dénicherai, dit l'Italien, après une pause, et jusqu'à ce que je l'aie trouvé, cet homme aura deux ombres, la sienne et la mienne.

La conversation entre ces deux misérables devint encore plus positive et plus confidentielle, et quand ils se séparèrent, une confiance réciproque les unissait.

Lorsque Matteo Cordiani quitta Delagrave, ce fut par une petite porte qui conduisait dans les jardins réservés du château, car il avait été convenu entre eux que, dans leur intérêt commun, il importait que les visites de l'Italienne fussent le plus rares et le plus secrètes possible.

Matteo se dirigeait par des allées les plus retirées, de manière à longer une partie des bâtiments, et à atteindre une porte dérobée, dont Delagrave lui avait donné la clef, quand le son d'une mélodie douce, et qui lui était bien connue, frappa son oreille.

Il tressaillit, et regarda autour de lui avec égarement, comme s'il eût douté de ses gens.

Le chant, qui était lent et plaintif, continua.

La figure de Matteo était presque livide, et, tandis qu'il s'appuyait contre le tronc d'un arbre qui se trouvait à sa portée, cet homme au corps si robuste tremblait de tous ses membres, comme un enfant effrayé.

Il resta ainsi, les lèvres ouvertes, la tête avidement penchée en avant. Toute son âme semblait écouter.

Le chant cessa.

Il respira longuement, comme s'il se fût senti soulagé, et puis, levant la main, il essuya la transpiration qui baignait son front.

— Cette chanson ! dit-il ; cette chanson ! c'est celle que j'ai composée il y a de longues années, lorsque — lorsque...

Il leva les deux mains, et les pressa violemment contre ses tempes ; comme s'il eût voulu broyer les pensées qui traversaient son cerveau.

— Suis-je fou ? — oui, je dois être fou, ou je rêve ! Cette chanson, il n'y a qu'une personne à qui je l'ai apprise, c'est à celle qui...

Il tressaillit, car le chant recommença.

— Dieu du ciel ! murmura-t-il, — cette voix !... je ne me trompe pas !

Alors, tombant à genoux, il se glissa silencieusement, comme un serpent, dans la direction d'où venait la voix.

Il entra avec précaution les branches des arbustes, et regarda.

Le fourré où il était caché, n'était qu'à quelques pas d'un balcon en pierre, sur lequel donnait une chambre, dont on apercevait le riche ameublement par la porte ouverte.

Sur ce balcon était assise une femme.

Son bras était appuyé sur la balustrade, et sa joue reposait sur sa main.

Sa chevelure, longue et brune, dans laquelle brillaient quelques bijoux, était partiellement détachée, et tombait en anneaux sur ses épaules.

Une guitare était posée à côté d'elle ; mais elle ne touchait pas cet instrument.

Elle chantait plutôt, comme accompagnement de ses tristes pensées, que par plaisir.

Son attitude était celle d'une personne vivement préoccupée, et sa joue était humide de larmes.

La figure de Matteo, tandis qu'il la regardait, était celle d'un démon.

— C'est elle ! murmura-t-il, en grinçant des dents ; oui, c'est elle !

Il approcha plus près encore, sans quitter les yeux un instant de sur elle.

— Qui aurait jamais cru que c'est là que je la retrouverais ! se dit-il. Elle n'est pas changée ! C'est toujours la même beauté fière, et, sans doute, le même cœur froid et cruel ! Je ne vivais que pour ce moment ; — l'heure que j'ai tant désirée est enfin venue !

Tout en parlant, il avait tiré de dessous sa veste un poignard, dont la lame mince et effilée brilla aux rayons du soleil. Puis aussitôt, il se coucha au milieu du gazon et des fleurs, comme une bête fauve, qui guette l'instant de s'élaner sur sa proie. Mais tout à coup, une voix claire et sèche appela de l'intérieur de l'appartement :

— Maman ! ma mère !

Le chant cessa ; — la mère se leva vivement, se tourna vers sa fille, qui, dans toute la magnificence de sa beauté, apparut à la fenêtre.

Il y eut un moment de conversation à voix basse, et puis toutes les deux rentrèrent dans l'appartement.

L'Italien replaça son poignard dans sa gaine, et s'éloigna avec la même précaution, jusqu'à ce qu'il fut hors de la portée d'être vu ou entendu.

Alors, avec un éclat de joie presque sauvage, il bondit sur ses pieds.

— Madame Delagrave ! s'écria-t-il ; elle a su bien placer ses actions. Mais pour faire ce marché il lui fallait le consentement d'un autre, de Matteo Cordiani !

Il rit à haute voix, et se frotta les mains.

— Cette vengeance, continua-t-il, vaut mieux que celle que j'espérais. Vous avez bâti un palais sur ma tombe, et vous vous êtes réjouis avec la certitude que la mer garderait ses secrets, et que les morts ne reviennent pas. En cela, du moins, le proverbe a menti.

Il chercha la porte par où il devait sortir.

— Cette clef m'a été remise par Henri Delagrave ; elle me permettra d'entrer, à toute heure, et sans être vu, dans ces jardins particuliers. Sans être vu ! Parbleu ! après une si longue absence, il est bon que la première entrevue entre le mari et la femme se passe en particulier !

XXXVIII

Matteo dans l'antre du lion.

Après avoir quitté les jardins particuliers de Moidrey, Matteo s'occupa à recueillir tous les renseignements qu'il crut nécessaires pour l'exécution de ses projets.

Dans un jour l'Italien avait fait deux grandes découvertes.

D'abord, qu'Henri Delagrave était au pouvoir d'Ephraïm Mouton, par la raison qu'un important document était dans la possession de ce dernier ; — secondement, que la femme qui lui avait causé tant de misères et qui, d'un mot, l'avait envoyé aux galères, comme assassin, vivait encore ; qu'elle vivait dans le luxe et la splendeur, et qu'elle était mariée à ce même Delagrave, aux affaires duquel il était maintenant si vivement intéressé.

Il ne fut par long à prendre une résolution.

Cette résolution consistait à se rendre maître de cet important